

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

C'est peu encourageant de parler modes en ce moment! Les femmes même subissent l'influence politique, et ne sont occupées que d'élections; la conversation roule uniquement sur les chances qu'ont tels et tels groupes électoraux; on ne cause plus, on discute et même on dispute. Les physionomies sont rembrunies et souvent on se lance des mots aigres — doux, des regards aigus et moqueurs, indices d'une petite guerre sourde. Ma foi! j'aime mieux entendre les femmes parler chiffons; il me plaît davantage de les voir s'occuper des costumes de leurs fillettes; au moins

cette occupation ne donne pas à leurs physionomies l'expression de sentiments ambitieux, plutôt que patriotiques. Si nous voulons absolument parler politique, que ce soit dans l'intimité de la famille, et non pas dans les réunions mondaines qui, vu le sujet,



Déshabillés pour jeunes femmes et dame âgée.
Modèles de mesdemoiselles Vidal sœurs, 104, rue de Richelieu.

prennent souvent l'aspect de réunions électorales. Écoutons, puisque nous tenons le salon, mais ne nous mêlons qu'avec discernement aux discussions politiques.

Il ne nous étonnerait pas de voir la mode baptiser

ses créations de noms étranges. N'est-ce pas presque toujours l'actualité qui les lui fournit ?

Elle est bouffante, excessive dans le développement de ses draperies, puis la voilà presque plate, pour revenir tout à coup plus enlevée et plus bouffante que précédemment. On essaie de tout, pour revenir ensuite en arrière, et finalement on affirme que l'on ne fait plus rien de neuf, que les imaginations des couturières sont dans le marasme et que l'on ne sait... à quelle façon se vouer.

Mais cette multiplicité de façons, dont on a l'air de se plaindre, est, ce nous semble, une sorte de mine dans laquelle chacune de nous peut puiser et a chance de rencontrer ce qui doit aller à sa taille et à sa tournure. En feuilletant notre collection, années 1825 et suivantes, les gravures coloriées nous montrent une uniformité peu faite pour plaire aujourd'hui à la généralité des femmes ; on aime le changement, c'est la passion dominante de la jolie moitié du genre humain, en fait de modes, bien entendu !

Les premières journées fraîches auront raison des fichus de dentelle et des plastrons de gaze, qui voilent le décolleté des corsages de ville ; ils sont remplacés au corsage montant par un double jabot très finement plissé : le premier pareil au costume, le second, qui fait doublure, en surah de couleur s'harmonisant avec la nuance de l'étoffe ; tous deux sont étroits, celui de dessous un peu plus. On termine la manche de ces mêmes plissés et l'encolure en est garnie ; c'est une gentille fantaisie bien faite pour le costume sans prétention, quoique élégant.

Ce double rang de plissés est une coquette garniture qui relève un costume de laine. Ils s'étagent, deux par deux, sur la jupe, frisottent autour de la tunique et se placent au corsage, ainsi que nous venons de le dire.

Les rayures qui coupent les fonds sombres des tissus de laine, sont de teintes anciennes et se fondent comme les couleurs d'un arc-en-ciel ; on en fait

le costume complet, drapé ou avec une polonaise, bien enveloppante. Col et parement, gilet ou plastron se font en velours.

Rien de mieux que cette étoffe pour le pardessus de voyage et des jours sombres ; avec lui on brave la pluie. La jupe, derrière, doit suivre le mouvement de la tournure arrondie du costume, sans tendre dessus ; aussi doit-elle être montée par des plis creux ou plissée jusqu'aux côtés. Les bords du devant jouent sur une blouse plissée que maintiennent des pattes-ceinture ; la blouse retombe au dessous de la taille en chemisette ; pour donner cet effet, elle doit être taillée plus longue que la longueur voulue. On fait quelques points invisibles pour la retenir.

Les tailles sont toujours très cambrées, longues et minces ; c'est la mode qui l'exige, malgré les révoltes de la nature ! Faut-il que son empire soit grand pour nous soumettre aux tortures de toutes sortes qu'elle nous impose !

Nous apprenons que mesdemoiselles Vidal sœurs, 104, rue de Richelieu, appréhendent dans leurs salons une brillante exposition de costumes et de manteaux d'automne et d'hiver. Nous verrons donc bientôt les modes élégantes sous les formes les plus nouvelles. Les Parisiennes vont encombrer ces salons, sans compter les voyageuses et les étrangères ! Là le choix sera facile, une trentaine de costumes et de robes habilleront des mannequins et montreront l'effet des draperies et des garnitures sous tous les aspects. On jugera mieux des étoffes et de l'harmonie des combinaisons ; les garnitures employées : perles de toutes façons, passementeries artistement et richement brodées de perles, franges superbes, appliques de tout genre avec de magnifiques glands, galons scintillants de pampilles, etc., tout cela sera bien mieux apprécié, vu à la main. Ces renseignements seraient bien peu pratiques si nous ne prévenions nos lectrices que cette exposition ouvrira le 5 octobre.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 109 et 111)

Peignoir en cachemire blanc. — Jupe garnie d'une dentelle rehaussant un petit volant en cachemire blanc, monté par des fronces. Empiècement carré en dentelle appliqué sur une pièce en surah bleu. Le devant, monté à cette pièce par des fronces serrées, est également fixé à la taille par plusieurs rangs de fronces qui ont la largeur du ruban-ceinture bleu, lequel se coud au côté et se noue dessous. Une dentelle forme jabot sur le côté. A la manche une engageante en dentelle ; ruche à l'encolure.

Matinée en gros de Londres bleu pâle. — Jupe ornée d'un volant rehaussé d'une dentelle suédoise. Comme tête, six rangs de fronces divisent en minuscules bouillonnées une bande en soie. Tournure arrondie. Matinée à devant formant quille pincée par des fronces, de chaque côté d'un plastron à jabot en dentelle. Nœuds piqués dessus et à l'encolure. Basque du dos et de côté finement froncée ; dentelle au bas ainsi qu'à la manche demi-longue.

Déshabillé en surah et dentelle noire, pour dame âgée. — Jupe en surah finement plissée, les plis piqués dessus et arrêtés à cinq centimètres du bord inférieur ; ce bord joue

sur un volant de dentelle noire monté à la sous-jupe de taffetas. Matinée drapée en panier, avec une chemisette plissée entourée de dentelle ; dentelle autour du panier ; une plus haute descend en spirale sur le côté du pouf. Une draperie surmonte la dentelle d'une manche demi-longue, dentelle et nœud à l'encolure.

Costume de dîner ou de soirée, en dentelle ficelle et foulard crème à jeté grenat, pour jeune fille et jeune femme. — Jupe en taffetas crème avec un volant en dentelle ficelle de cinquante centimètres de hauteur. Robe-blouse en foulard. Les lés de derrière sont montés à un tour de taille ; celui-ci, caché par la basque du corsage, en velours grenat, prend, devant, la forme d'une veste très ouverte sur la blouse froncée qui fait chemisette ; les bords jouent. Col droit et nœud de côté. La jupe de la blouse est légèrement drapée par des rubans et des nœuds en velours grenat ; les lés de derrière droits avec une ceinture à coques et pans en velours. Manche large serrée en deux bouillons par deux bracelets en velours grenat.



4539

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Corolles de *M^{me}* PELLETIER VIDAL. 17. r. Dufhot. Cloffes en cachemire de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES. 27. r. du 4 Septembre.
 Corsels cuirasse de *M^{me}* EMMA GUELLE. 11. Avenue de l'Opéra. Chaussures de la *M^{me}* KAHN POIVRET. 61. r. Montorgueil.
 Eau d'HOUBIGANT. 19. Faub. St. Honoré.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4539

Pardessus en vigogne et tissu broché.

Les devants sont roulés en revers et s'ouvrent sur un plastron plissé, croisé sur la poitrine, et formant, à partir de la taille, des plis creux, qui s'ouvrent progressivement jusqu'au bas. Une ceinture en passementerie avec perles en bois et perles dorées. Poche assortie. A la manche un revers en broché. Un col droit en velours (patron découpé). Capuchon doublé en broché, de forme arrondie, mourant devant. Col et poignet en toile. — Botte en drap et bout verni. — Chapeau en feutre, plume feutre et fantaisie en lophophore.

Costume en natté myrte et dessin monochrome velouté feutre.

Jupe en natté avec un tablier en tissu mono-



chrome et une haute bande en astrakan myrte tout autour. Polonaise dessinant à droite un panneau et à gauche une draperie-feuille relevée, sous la taille, du côté droit et près du poulf, par des plis étagés; les lés de derrière droits. Plastron en tissu monochrome, sur lequel le corsage est largement ouvert; le côté droit se prolonge en biais, pour venir s'agrafer sur la couture du dessous du bras. Col droit en astrakan. — Un parement en tissu monochrome. Col et poignet en batiste. — Bas de fil d'Ecosse et souliers vernis. — Chapeau en feutre myrte, avec des plumes rosées mélangées de coques en ruban moiré myrte et rosé. — Gants de Suède. (Le patron de la polonaise sera donné le 16 octobre.)

Costume de diner ou de soirée en dentelle ficelle et foulard crème à jeté grenat, pour jeune fille.
Modèle de mademoiselle Thirion. 47, boulevard Saint-Michel.

CHRONIQUE



faite pareille à un de ceux-là!

Ceux-là, ce sont les gens qui écrivent dans les grands journaux et qui s'y prennent si bien qu'il est impossible à ceux qui les lisent de savoir la vérité sur quoi

TOUTES les fois que j'écris le mot *chronique* en haut d'une page blanche, je me sens gagnée par l'orgueil du Pharisien dont parle l'Évangile et, pour un peu, je m'écrierai, moi aussi : « Seigneur je vous rends grâce de ce que vous ne m'avez pas

que ce soit. Cette pensée m'est venue particulièrement à propos des menaces de guerre qui ont assombri le ciel de l'Espagne en dernier lieu. Vous ouvriez un journal, tout était pour le mieux; l'Allemagne reconnaissait qu'il y avait eu erreur; les Espagnols étaient enthousiasmés de la sagesse de leur roi. Si vous changiez de feuille, ce n'était plus la même chose. De l'autre côté du Rhin on bourrait les canons, on aiguisait les sabres. Par de là les Pyrénées la nation se préparait à renverser le trône.

Et comme, au fond, mes grands confrères de la Chronique se... soucient peu de leurs lecteurs! Tout

leur est bon pour remplir leurs colonnes durant ce mois de Septembre, dur à passer, j'en conviens. Pendant quinze jours nous avons vécu sur le crime de Villemomble et le grand Sarcey lui-même, à bout de ressources, a dû se servir un soir de ce vieux squelette pour y verser la sauce de son esprit. Nous serions encore condamnés à lire de quoi déjeune cette intéressante Euphrasie Mercier si, fort heureusement, le crime de la rue Saint-Denis n'était venu faire diversion.

Voilà, en réalité, les seuls incidents qui ont occupé Paris durant la quinzaine et je contemplais hier avec envie plusieurs magasins fermés, avec ces mots écrits sur la devanture : *Réouverture à la fin de Septembre*. Dans ces boutiques on a mis les volets parce que le client fait défaut. Hélas ! chez nous autres c'est la marchandise qui manque.

Cela vous intéressera-t-il énormément d'apprendre qu'Anna Judic est partie pour New-York ? Probablement que non, et cependant les journaux ont fait grand bruit de ce départ. Je suppose même qu'en les lisant, *Niniche* a dû se dire : Pourquoi ces journalistes qui usent tant de papier à parler des toilettes que j'emporte, des enfants que je laisse, du bateau qui m'emmène, des ovations qui m'attendent, pourquoi ces mêmes journalistes en usaient-ils si peu, en dernier lieu, à parler de moi et des pièces que je jouais à Paris ? Pourquoi ont-ils laissé mourir l'opérette en France, eux qui ont empêché Pel d'être guillotiné ? Pourquoi le public Parisien ne veut-il plus donner son argent au *Petit Faust*, au *Petit Duc*, à la *Petite Mariée*, aux *Petits Mousquetaires*, aux *Petits* n'importe quoi ? Pourquoi faut-il que je quitte Paris juste au moment où je venais d'achever ce charmant hôtel décrit si minutieusement par les reporters ? Pourquoi est-ce que tout passe, la jeunesse, la vogue et la voix ?...

Causerai-je à mes lectrices une émotion profonde en « portant à leur connaissance » comme parle la langue officielle, un fait qui a servi à remplir bien des colonnes : le départ de Marois de la Comédie-Française ? J'ai peur que non, car en dehors de Marois lui-même, cette sortie d'un homme qui était à peine entré et que personne n'avait eu le temps de voir chez Molière, est un événement assez mince et dont on aurait peu parlé, si nous n'étions en Septembre.

Ah ! comme il faut s'en défier, des succès de Septembre !

Vous, madame, qui n'êtes point ce qui s'appelle jolie et dont aucun journal n'a jamais cité la tournure ni l'élégance, vous êtes sortie aujourd'hui avec une toilette du printemps dernier, soigneusement remise à neuf, ce dont je suis loin de vous faire un crime. Dans la rue, cependant, vous avez été remarquée. Les femmes ont étudié votre chapeau et le relevage à peine accusé de votre robe. Les hommes ont honoré de leurs regards d'approbation votre pied, votre taille et même votre visage, ou vous vous trompez fort. Mais, est-ce que nous nous trompons à ces choses-là ? Sans doute vos quatre semaines de Pyrénées ou de bains de mer vous ont embellie, et vous vous promettez déjà d'y retourner l'année prochaine. Décidément vous faites sensation ; les passants se retournent et, peut-être sans vous en douter, vous marchez autrement qu'en

sortant de chez vous. Vous vous tenez plus droite ; vous effacez les épaules et, de temps en temps, vous baissez la tête sous prétexte de regarder vos gants, parce que vous croyez savoir que la nuque n'est pas ce que vous avez de moins bien.

Au Louvre, où vous êtes entrée, on s'empresse autour de vous comme si vous étiez telle fameuse *madame* ou telle *mademoiselle* plus fameuse encore. Le chef de rayon lui-même s'est dérangé et cause avec vous, d'égal à égale, comme s'il n'avait pas autre chose à faire. A la caisse, où vous jetez votre adresse, le comptable se confond en excuses de l'avoir oubliée. Vous demander votre adresse à vous ! Il y a des jours où l'on n'a pas la tête à soi et où l'on obligerait la comtesse de Pourtalès à rappeler qu'elle demeure rue Tronchet ! Le caissier vous a fait comprendre tout cela d'un hochement de tête et vous rentrez chez vous, laissant pour trois cents francs de commandes, à condition, Dieu merci !

Le soir, en vous déshabillant, vous vous êtes regardée au miroir plus longtemps qu'à l'ordinaire et vous avez souligné dans votre oraison : *ne nos inducas in tentationem*. Car l'admiration des autres est un grand danger pour une femme ; mais il y a des dangers qui n'ont rien de désagréable, au contraire.... Dormez, chère madame, et faites de beaux rêves. Le danger disparaîtra quand reviendront les vraies élégantes ; alors on ne fera plus attention à vous. Nous ne serons pas toujours en Septembre !

Les gens du grand monde et les gens, beaucoup plus nombreux, qui font semblant d'en être et se croiraient perdus de réputation s'ils rentraient à Paris avant Janvier, ne se doutent pas des avantages dont nous jouissons, nous autres, en ce moment, et dont ils jouiraient comme nous s'ils partageaient notre sort. D'abord le Parisien qui reste chez lui et qui a le courage d'en convenir, voit du monde tant qu'il en veut ; il en voit même trop quelquefois. Souvent, à l'heure du déjeuner, son timbre résonne et un convive inattendu se présente. C'est un ami qui revient de Suisse et qui va chasser en Bauce ou faire les élections en Bretagne. C'est une très belle amie qui s'est levée de bonne heure et qui arrive de son château des environs de Corbeil ou d'Etampes pour « faire son marché », car elle a un grand dîner demain et, au lieu d'écrire, elle aime mieux passer elle-même chez Louis, chez Charvin et chez Boissier. Elle a peur des restaurants, si ennuyeux, et s'excuse de prendre votre maison pour une auberge. Ce sont des « ma chère » par ci, des « ma petite » par là. Elle a laissé en bas chez votre concierge une bourriche de gibier, une botte de fleurs, un panier de chasselas. Elle vous raconte ses histoires, ses succès et ses triomphes de maîtresse de maison ; elle débîne ses voisins, se moque de ses invités, vous plaint bien fort d'être à Paris et s'envole en vous accablant de tendresses... Mangez les perdreaux et les fruits, mettez les fleurs dans vos vases, acceptez les tendresses, mais prenez garde de vous « emballer » plus que de raison : Nous sommes en Septembre.

Avez-vous besoin d'un fiacre ? Le cocher descend pour vous mettre en voiture, il balaie le marchepied, il retourne les coussins, il vous parle chapeau bas, il sourit si vous le prenez à l'heure, il vous remercie quand la course n'excède pas six kilomètres. Ah ! le

brave homme que ce cocher et le beau mois que septembre!

Votre tapissier vous recouvre un meuble de salon en deux jours; cet hiver, il lui faudra deux mois pour remplacer la roulette d'un fauteuil. Vos domestiques ne demandent plus à sortir; toutes leurs relations ont quitté Paris. Dimanche en descendant de la Madeleine, j'étais entourée d'un petit groupe d'habitues dont quelques-uns, viennent les rameaux, ne me connaîtront plus guère. Et, pas plus tard qu'aujourd'hui, Imbert de Saint-Amand m'a escortée pendant dix grandes minutes, ni plus ni moins que si j'eusse été quelque étrangère de haute volée, madame Benardaky ou la princesse Brancovano.

Faites-vous une partie de théâtre et demandez-vous des fauteuils, on vous traîne de force dans la meilleure loge. Présentez-vous un coupon de loge, on vous pousse bon gré mal gré dans la grande avant-scène; cela nous est arrivé l'autre jour au *procès Vauradieux*. Le vrai Parisien ne laisse guère passer, sans la voir, la reprise d'une pièce qui le fit pâmer de rire il y a dix ans. C'est ainsi que, nous autres femmes, quand nous tombons sur un ancien corsage en fouillant dans nos archives à défroques, nous succombons souvent à la curiosité de l'essayer, « pour voir ce que nous sommes devenues. »

Vous savez ce qui arrive généralement quand ils'agit d'un vieux corsage. Eh bien! c'est à peu près la même chose pour les vieilles pièces. Nous n'y rentrons pas ou, si nous y rentrons, nous nous y sentons mal à l'aise. Nous nous disons tout haut: mon Dieu! comme c'est démodé! — Mais, tout bas, avec un peu d'inquiétude, nous nous demandons: est-ce que, par hasard, ce n'est pas moi qui aurais changé?

Il est certain, cependant, que le goût public change, en dehors du vieillissement des individus. L'opérette est morte et je prétends que l'opéra mourra. La « pièce où l'on rit » n'est-elle pas menacée, elle aussi, de disparaître en France? Des amis qui arrivent d'Amérique où ils ont séjourné plusieurs années et qui étaient étonnés comme moi de ne plus trouver Saint-Germain, l'acteur, excessivement drôle, me disaient une chose qui m'a confondue. A New-York, où il y a des troupes théâtrales de tous les pays, savez-vous quelle salle on choisit quand on veut secouer sa digestion par un rire hygiénique? Une salle allemande dont j'ai oublié le nom. Eh! quoi! le lourd Germain dont nous nous sommes tant moqués, le buveur de bière, le mangeur de choucroute va-t-il nous prendre la gaieté après nous avoir pris tant de choses? Perdre sa réputation de

belle humeur et d'esprit, ce serait, pour la France, bien autre chose que de perdre une province!

Il est vrai que, pour beaucoup d'étrangers, cette belle humeur et cet esprit étaient symbolisés par les épices du Palais-Royal, les opéras bouffes d'Offenbach et les articles de la *Vie Parisienne*.

Or, le Palais-Royal n'existe plus qu'en tant qu'immeuble. Le genre d'Offenbach est encore plus enterré que lui-même. Quant à la *Vie Parisienne*, elle a beaucoup perdu en perdant Ludovic Halévy qui est devenu académicien et Gustave Droz qui veut le devenir, ce qui est encore plus funeste pour la gaieté d'un homme. Elle avait même égaré le crayon — et aussi la plume — de Marcelin, qui était malade mais qui est guéri, et qui reprend une place que personne ne pouvait remplir.

Je crois néanmoins que les beaux jours de la *Vie Parisienne* sont passés. Elle a accompli la tâche que lui avaient fixée les destins, en donnant naissance à la nouvelle, telle qu'on l'entend aujourd'hui. Ainsi le romantisme est mort après avoir produit Victor Hugo.

J'ignore si les historiens futurs de la littérature française pourront se rendre compte de l'influence qu'a exercée sur elle le journal de Marcelin. Elle est énorme, bien plus profonde et surtout bien plus durable que celle d'Emile Zola. Ludovic Halévy et Gustave Droz n'ont pas laissé d'école parce qu'ils n'ont pas trouvé d'écopiers. Pour en être, il fallait apporter avec soi d'abord beaucoup d'esprit, de finesse et d'observation, et ensuite beaucoup de style et du meilleur. Comme on voit, l'examen d'admission était dur à passer.

Mais Richard O'Monroy et Gyp ont fait des milliers d'élèves, Gyp surtout, car ils n'ont découragé personne et ils ont fait envie à tout le monde. C'est si simple! On a raconté une histoire devant vous, vous avez assisté à une conversation dans cet argot des salons aussi compliqué, aussi spécial de nos jours que l'argot de Mazas. Vite vous vous asseyez à une table et vous écrivez la chose en changeant les noms, mais en respectant la texture ou plutôt l'absence de construction des phrases. « Comme c'est vécu! s'écrie le public? » Vécu? Ah! oui! on n'a même pas corrigé les fautes d'orthographe du petit vicomte ni redressé le chapeau de la baronne. Peut-être direz-vous que le genre pêche par l'invention? D'abord, qu'est-ce que cela vous fait? Ensuite n'est-ce donc pas avoir d'invention que d'imaginer des personnages qui se nomment Fryvaul, Fryleuse, Béléploré et Vyelgarde?

CONSTANCE.

PENSÉES

Les cœurs aimants sont comme les indigents: ils vivent de ce qu'on leur donne.

(M^{me} Swetchine.)

On n'a pas tout perdu sur la terre quand on y retrouve un fidèle ami.

(J.-J. Rousseau.)

Rassemblez mille plaisirs, vous n'aurez pas encore l'ombre du bonheur.

(O. Pirmez.)

La meilleure manière d'être revenu de bien des choses, c'est de n'y être jamais allé.

(M^{me} L. Ackermann.)



Costume de demi-saison, de M^{me} Turle, 9, rue de Clichy.

Costume en satin et cachemire loutre de deux tons.—Jupe en cachemire; au bas une ruche-chicorée en satin loutre, qui remonte de côté encadrer les lés de derrière, lesquels sont montés par de gros plis qui forment une tournure accentuée. Une draperie en cachemire loutre de ton clair traverse le tablier, en passant sur trois plis de satin qui partent de la taille et se perdent dessous; un flot de ruban pique et retient la draperie sur le côté de la jupe. Grandes coques en satin disposées en éventail sur la jupe et sous la draperie. Veste en cachemire ouverte sur une chemisette en satin noisette, au contour ruche-chicorée en satin, même ruche à la manche ronde, un liseré à l'encolure.

Costume en mohair et satin gris.—Jupe en mohair plissée de plis creux, le bord dépassé par un plissé. Le devant du tablier reçoit deux plis en satin qui sont indépendants au milieu. Une tunique-pouf est très enlevée et piquée d'un flot de ruban; elle prend seulement de côté. Veste en mohair, la basque tailladée en pattes, que l'on ramène en dessous pour former des bouclettes; elle se ferme à l'encolure et s'ouvre sur un plastron en velours à pointe, cette pointe entourée d'un plissé en satin gris. Manche découpée comme la veste.

Col droit et nœud devant.



Toilette de Mariée. de M^{me} Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Robe de mariée en moire et crêpe lisse. — Jupe en faille française couverte par une jupe en crêpe lisse, plissée très fin. Train carrée en moire française montée au corsage par des plis-tuyau, qui se développent progressivement en larges plis creux; elle est mobile, fixée seulement à la jupe, dans le haut. Une écharpe en crêpe lisse est posée, à droite, sur la hanche et soulève légèrement la jupe; elle se noue à l'orientale à gauche, au tiers de la jupe. Un bouquet de

fleurs d'oranger semble pris dans la traverse formée par l'un des pans. Corsage en moire avec une chemisette plissée et tendue en crêpe lisse; le bord découpé prend, dans chaque petite dent, un pli de la jupe de crêpe. Col montant plissé, avec un cordon de perles fines au bord supérieur. A la manche, un plissé de crêpe lisse.

Bouquet voilé de tulle illusion noué par un large ruban de moire.

E L E N I Z Z A

(SUITE)

XV



ANS la soirée du 23 juin 188 .. le Bosphore présentait un coup d'œil qui restera longtemps dans la mémoire de ceux qui l'ont vu.

Aux divertissements ordinaires de la Saint-Jean, jour de fête annuelle pour Therapia, était venu se joindre l'éclat exceptionnel d'une fête de nuit organisée par la colonie Européenne, en villégiature dans ce charmant foubourg de Constantinople, au profit d'une œuvre de bienfaisance. De distance en distance, sur les hauteurs, flambaient, comme chaque année, d'énormes bûchers, car les feux de la Saint-Jean sont connus jusqu'aux portes de la capitale de la Turquie. Mais de plus, ce soir-là, aux illuminations des maisons étalées sur les côteaux, depuis les ambassades baignées par la mer jusqu'aux villas perdues dans les massifs de verdure des sommets, répondaient les mille lanternes vénitienues des navires à l'ancre. C'était, sur une longueur de plus d'un kilomètre, un ruissellement de feux multicolores. On vivait dans un scintillement et, cette nuit-là, le ciel d'un bleu sombre paraissait pauvrement éclairé à côté de l'immense nappe liquide éblouissante comme une coulée de lave. A chaque seconde une fusée s'élevait, faisant pleuvoir une gerbe d'étoiles et, quand l'éclat s'était dissipé, la grande voûte noire apparaissait de nouveau, laissant voir, comme autant de traits lumineux qui s'y seraient plantés, ses constellations brillantes.

Sur le Bosphore à peine agité par une houle insensible, un grand chaland plat circulait, transformé en orchestre flottant, avec son piano, ses instruments et son groupe de choristes. Sur ce ponton couvert de fleurs, ainsi que dans un salon luxueux, des femmes élégantes, de belles jeunes filles, la tête voilée de dentelles, faisaient entendre leurs voix, tandis que les rameurs plongeaient lentement leurs avirons dans l'eau noire. Jusqu'à Buyukdéré l'embarcation remontait, s'arrêtant devant chaque ambassade pour y donner un concert frénétiquement applaudi des spectateurs accoudés au parapet de marbre. Puis elle redescendait, faisant escale au pied de chaque stationnaire, et les jeunes marins penchés sur le bord, répandaient sur les belles virtuoses une pluie de fleurs embaumées.

On ne voyait plus la mer, tant elle était couverte de caïks sombres entourant l'orchestre nautique et le suivant à la façon de ces bancs de goujons qui escortent un poisson plus gros. A peine les voyait-on s'écarter devant l'étrave tranchante des mouches à vapeur dont le gros fanal rouge, à chaque instant, les menaçait. Depuis une heure déjà les cloches de tous les navires avaient piqué minuit, et la fête continuait,

comme si cette nuit radieuse et superbe devait durer toujours.

Sur un avis français de seconde classe, le *Pétrel*, nouvellement arrivé à Constantinople, la soirée s'était passée joyeusement. Sept ou huit femmes de la meilleure société de Péra s'y trouvaient réunies, en compagnie de leurs pères ou de leurs maris, et les officiers leur faisaient les honneurs du bord avec leur galanterie habituelle. On avait causé, regardé les illuminations, écouté les concerts. Maintenant l'orchestre, loué pour la circonstance, jouait un quadrille et, sur le pont d'une netteté éblouissante, quelques couples se croisaient avec entrain.

« Vous ne dansez pas, Mademoiselle ? » demanda le commandant à une jeune fille aux yeux noirs et au teint pâle, remarquablement belle, mais paraissant fatiguée ou souffrante.

Elle fit : non, de la tête, avec un sourire un peu triste, et resta comme elle était, paresseusement étendue dans le grand fauteuil de rotin où elle appuyait lourdement sa tête expressive.

« Je ne danse plus, ajouta-t-elle, pour rompre le silence, car malgré ses cheveux gris, le marin la considérait avec une admiration embarrassante. C'était, du reste, la première fois qu'il la voyait.

— Tant pis pour mes officiers, alors, et tant mieux pour moi, Mademoiselle. Je suis comme vous : je ne danse plus. J'espère que vous causez encore ?

— Pas trop. Ma tante, madame Alexaki, prétend qu'on est obligé de me tirer les paroles. Vous la connaissez depuis longtemps, je crois ?

— Depuis une station que j'ai faite au Pirée. Elle était alors une des jeunes femmes les plus instruites d'Athènes, et moi un enseigne de vaisseau passionné pour l'architecture, les fouilles et l'équitation. Je pense qu'il n'est pas une ruine de l'Attique dont je n'aie visité chaque muraille avec votre tante et son mari. Nous avons failli, plus d'une fois, être enlevés pendant nos expéditions par messieurs les brigands, dont le commerce florissait alors de ces côtés-là.

— Vraiment ! dit la jeune fille, dont les joues pâles rougirent imperceptiblement. C'est une aventure qui n'est pas fort rare dans notre beau pays.

— En effet. J'ai même, comme médecin à mon bord, un brave garçon qui a passé deux jours dans les montagnes, entre les mains des bandits de l'Asie Mineure.

— Ah ! fit-elle, en se redressant d'un bond dans son fauteuil. Comment se nomme-t-il ?

— Le docteur Guichen. C'est un charmant homme que je regrette de ne pas vous présenter. Mais il est allé passer la soirée à terre.

La nièce de madame Alexaki avait repris sa pose nonchalante, mais maintenant elle fermait les yeux et l'on eût pu voir, en l'examinant bien, que tout son corps tremblait légèrement.

« Vous êtes fatiguée, lui dit le commandant, et mon bavardage vous amuse assez peu, je crois. Que pourrais-je donc imaginer pour vous distraire? Parlez, mon bateau, mon équipage et moi nous sommes à vos ordres. »

La jeune fille parut s'éveiller d'un songe et, regardant l'officier bien en face :

« Commandant, dit-elle, au risque de passer pour une enfant gâtée, je vais vous demander quelque chose.

— Quelque chose de bien difficile? questionna le marin en souriant.

— Quelque chose d'étrange, dans tous les cas, surtout à cette heure-ci. Je voudrais visiter le navire. »

L'officier tira gravement un de ses favoris.

« Le fait est, dit-il, qu'à cette heure-ci... »

Mais voyant l'expression de désappointement qui se peignait sur le visage de la belle curieuse :

« N'importe, ajouta-t-il, vous allez être obéie, mademoiselle. »

Il fit un signe au matelot de planton qui s'approcha la main à la tempe.

« Qu'on allume partout en bas, et qu'on me prévienne quand ce sera paré. »

Déjà la jeune fille était debout; elle semblait transfigurée. L'attente, l'angoisse, même, et une sorte d'émotion inexplicable l'agitaient et la rendaient incapable de se tenir en place. Quant au commandant, il était préoccupé comme une grande coquette surprise par une visite imprévue, sans avoir eu le temps de jeter l'œil à son miroir.

« Vous ne vous doutez pas de ce que vous me demandez, dit-il. Visiter un bâtiment de guerre à une heure du matin! Et un jour de fête, encore! quand la moitié des hommes est en bordée depuis midi! Je tremble de ce que vous allez découvrir.

Au fond, il ne tremblait pas autant qu'il le disait. Depuis que le *Pétrel* était au mouillage, les soixante hommes qui le montaient n'avaient d'autre occupation que de nettoyer du matin au soir, et Dieu sait s'ils nettoyaient!

Presque aussitôt, un quartier-maître tenant un falot allumé d'une main et, de l'autre, un trousseau de clés en cuivre, s'approcha.

« C'est paré, » dit-il de sa voix brève de marin.

Le commandant offrit son bras à la jeune fille, et, sans que personne fit attention à eux, ils disparurent ensemble dans l'escalier aux marches bordées de cuivre qui s'enfonçait dans les profondeurs du navire.

Tout d'abord l'officier conduisit sa belle compagne au magasin. C'était le bijou de prédilection du vieux loup de mer et, de fait, rien n'était plus curieux que ce local éblouissant de propreté et vraiment admirable par son ordre merveilleux. Là, dans des cases de toute grandeur, surmontées chacune de son inscription, s'étaient des milliers d'objets de toute espèce, depuis les énormes rouleaux de toile pour la voiture, jusqu'à l'étamine de toute couleur pour les pavillons; depuis l'énorme palan qu'un homme peut à peine soulever, jusqu'aux « archives » qui servent à coudre les focs. Là se trouvaient les énormes tonnes d'huile pour les « frottements » des machines, des monceaux de grosses bougies pour les feux de position, les « packings » pour la garniture des cylindres, les clous de cuivre de toute dimension, les lignes pour le loch marquées en

brasses par de petits morceaux d'étoffe de couleur, les provisions de bouche, les médicaments, les fusées pour les signaux, les câbles énormes, les fils de caret fins comme l'écheveau d'une couturière.

De tout cela sortait un mélange indescriptible d'odeurs, dominées par le parfum acre de la peinture à chaque instant renouvelée, puis « polie » avec la paume de la main jusqu'à égaler le brillant du vernis le plus riche.

La jeune fille ramenant autour d'elle les plis de son élégant costume de soirée suivait son guide en écoutant ses explications d'une oreille distraite. Tout à coup elle demanda :

« Il y a une infirmerie sur le *Pétrel*? »

— Sans doute, et vite, Dieu merci! ce qui fait que nous pourrions la voir. Mais nous avons encore à visiter l'arsenal, la batterie et les machines qui se trouvent sur notre chemin. Les machines surtout...

— S'il vous plaît, commandant, dit l'étrange visiteuse, allons d'abord à l'infirmerie. »

L'officier fit un geste d'étonnement mêlé de quelque dépit, mais il obéit sans autre discussion. Deux minutes après ils pénétraient dans l'hôpital en miniature, aussi minutieusement propre que le reste, avec ses douze couchettes éblouissantes de blancheur et sa collection de vases de cuivre étincelants comme de l'or à la lueur du falot suspendu au plafond très bas.

Sur le seuil, la jeune fille s'était arrêtée fort pâle, les yeux à demi fermés, comme si elle craignait ce qu'elle allait voir.

« N'ayez pas peur, lui dit son guide. Je vous ai prévenue qu'il n'y avait aucun malade. Vous pouvez entrer. »

Elle franchit la porte en faisant appel à son courage et s'avança de quelques pas dans la pièce, la main gauche appuyée sur son cœur. Soudain elle poussa un grand soupir, ses bras retombèrent et elle s'assit sur une chaise, un peu haletante.

« On a beau faire, dit le commandant qui se méprenait sur les causes de ce malaise. On ne peut empêcher que les médicaments ne laissent ici quelque odeur. Aussi, pourquoi les hublots sont-ils fermés par ce beau temps? Quartier-maître, allez me chercher l'infirmerier! »

L'homme disparut; l'officier, très occupé à desserrer l'écrou d'un sabord, ne vit pas sa compagne se lever, s'approcher de la muraille et se saisir d'une touffe de fleurs jaunes desséchées qui pendait aux pieds du modeste crucifix. Une seconde après, le bouquet était en sûreté, on devine où. La plus adroite voleuse n'aurait pu agir avec autant de prestesse. Quant au corps du délit, s'il avait pu parler, je doute qu'il eût songé à se plaindre.

Le sabord était soulevé; la brise fraîche du Bosphore pénétrait à flots, apportant avec elle les accords mourants d'un orchestre éloigné, les derniers bruits de la fête à son déclin. Et, pour la première fois de la journée, pour la première fois depuis des semaines, depuis des mois, depuis des années, le beau visage de la jeune fille était éclairé par quelque chose qui ressemblait à un sourire, à une mystérieuse espérance.

Quand le commandant se retourna elle était tout près de lui et il s'aperçut du changement qui était en elle.

« Vous allez mieux, n'est-ce pas? demanda-t-il. Nous continuons notre visite? »

Elle répondit, un peu confuse elle-même de ses caprices :

« S'il vous plait, commandant, reconduisez-moi près de ma tante et dites qu'on nous ramène à terre. Je suis si fatiguée! »

Le vieil officier montra en ce moment qu'il était le meilleur et le plus galant des hommes. Sans un mot, sans une observation, à peine avec un geste qui pouvait être une action de grâces au Dieu des célibataires resté le sien, il se conforma au désir de la jeune fille. Mais le départ de madame Alexaki et de sa nièce fut le signal de la retraite générale. Tous les invités du *Pétrel* descendirent dans le canot que le commandant voulut conduire lui-même jusqu'à terre.

« Ah! Dieu! quelle nuit! s'écriait madame Alexaki qui avait des prétentions à la poésie et à la littérature. C'est un crime d'aller se coucher maintenant. Si nous attendions une heure, nous aurions un des plus beaux spectacles du monde, celui de l'aurore se levant sur Constantinople! »

Les passagers du canot accueillirent la motion par un silence glacial. La plupart d'entre eux tombaient de sommeil. Quelques dames mûres, légèrement alourdies par une collation abondante, songeaient en ce moment que l'Aurore aux doigts de rose jouit, parmi d'autres privilèges, du bonheur de ne pas porter de corset. Le commandant lui-même commençait à trouver qu'une bonne fête gagne, du moins pour celui qui en fait les honneurs, à n'avoir point de lendemain. Aussi le canot continua de filer dans la direction du quai.

Assise à l'avant, une jeune fille semblait perdue dans sa rêverie. Sous les plis du manteau qui l'enveloppait, sa petite main pressait doucement un bouquet desséché qui, attiédi à la chaleur de sa poitrine, lui envoyait encore un reste d'odeur suave! Et, pour la dixième fois, elle répétait tout bas :

« Mais alors, mon Dieu! pourquoi m'a-t-il laissée? »

Soudain, une légère secousse à l'embarcation et le bruit de la gaffe *crochant* dans les pierres du quai lui apprit qu'on touchait la rive. Elle se leva et, légère comme un oiseau, débarqua la première, tandis que sa tante lui criait, trop tard :

« Attendez qu'on vous donne la main, *Elenizza!* »

XVI

Pendant ce temps-là, sur la terrasse qui longe le Bosphore, derrière la résidence d'été de l'ambassadeur de France, une vingtaine de personnes formaient un groupe animé autour du haut personnage. Là se trouvaient réunis les secrétaires, les femmes de ceux d'entre eux qui étaient mariés, quelques Français de passage et quatre ou cinq étoiles féminines de la colonie Européenne, presque aussi fières d'avoir leurs entrées à l'ambassade qu'elles l'eussent été, jadis, d'avoir un tabouret à la Cour.

Au centre, on causait beaucoup d'archéologie et de beaux arts, le sujet de conversation favori de Son Excellence. En arrière on mettait à jour la chronique de la rue de Péra. Dans deux ou trois coins on coque-

tait ferme derrière l'éventail. Un peu partout on prenait des glaces, on avalait des sorbets, on fumait des cigarettes de Sossidi.

Assez loin, tout à l'extrémité de la balustrade, dans le coin le moins éclairé de la terrasse, deux jeunes gens causaient à l'écart; évidemment ils avaient recherché la solitude. L'un d'eux était Fernand Guichen, le nouvel arrivé; l'autre le jeune diplomate Frémont, ami d'enfance et camarade de collège du docteur qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs années. Riche, assez joli garçon, très appuyé au Ministère et très ambitieux, Frémont était un Parisien dans la véritable acception du terme. En apparence, vous l'eussiez pris pour un homme léger, faiseur de mots drôles, chercheur de plaisirs faciles, prêt à toutes les originalités, excepté à prendre au sérieux lui-même et les autres. En réalité, vous n'eussiez pas trouvé dans la Cité de Londres un homme plus positif, plus pratique, plus observateur et plus froid. Cependant, avec ses intimes, il se défendait d'être égoïste ou blasé et se piquait d'être capable de sacrifice, en quoi il avait raison jusqu'à un certain point. Car il savait, à l'occasion, sacrifier ses plaisirs à son repos, son repos à ses amis et ses amis à son intérêt. Ce n'est pas encore la perfection, mais ce n'est déjà plus l'étrouffement vulgaire d'une âme médiocre et banale. Tout le monde n'eût pas renoncé, comme Frémont le faisait en ce moment, à la conversation de quelques femmes agréables pour causer avec un camarade fraîchement débarqué et passablement sauvage, ainsi qu'il était en train de le lui dire.

— J'ai toujours eu pour toi, ajoutait-il, des craintes qui sont maintenant réalisées. Tu es un original! Du temps de nos pères, cela menait à tout. De nos jours on est perdu si l'on sort de l'égalité générale, excepté par l'argent. Vois nos officiers. Ils ont sacrifié leurs plumets et leurs épaulettes qui ne servaient qu'à les faire tuer. Mais ils ont augmenté leur solde, de quoi je les loue fort. Je te demande un peu ce que tu viens faire ici, toi, le fils et le futur successeur du grand Guichen, au lieu d'être à Paris, occupé à faire fortune par les malades, l'amitié des journalistes et le sac d'une héritière! Si tu restes plus longtemps éloigné du boulevard, on dira un jour en te voyant : D'où vient donc ce monsieur? C'est une question qui tue, chez nous.

— Je ne vois pas les choses de si loin. Paris m'ennuie, je le quitte. Les voyages m'amuse, je voyage. Je ne suis pas un original, mais un homme libre qui profite de sa liberté.

— Alors, morbleu! profite-en! Que cherches-tu dans ce coin sombre? Ça, tâchons de nous secouer et viens te faire présenter à cette potinière de femmes qui te regardent du coin de l'œil et cherchent déjà à laquelle tu pourras bien faire la cour. Allons! approche, et ne les fais pas souffrir plus longtemps. Tu as vu du pays et tu sais bien des choses. Mais, n'étant jamais venu à Constantinople, tu ignores jusqu'où on peut aller en se servant de la curiosité des femmes.

— Mon vieux Frémont, pas ce soir! Je t'en prie, causons encore. A moins que je ne te prive d'une conversation plus charmante. Un homme dans ta position peut s'être créé des devoirs...

— Je n'en suis pas encore au « devoir ». Arrivé ici depuis six mois à peine, je prolonge autant que pos-

sible mon stage et je fais un peu la cour à toutes les femmes au lieu de la faire beaucoup à une seule.

— C'est plus innocent.

— Oui, mais c'est mal vu ici. On a l'air de ne pas savoir vivre; on ressemble à ces gens qui retournent tous les morceaux d'un plat avant de se décider. Pour un peu les autres vous crieraient : Mais, sapristi ! servez-vous donc !

— Un peu... irrégulier, alors, le monde de Constantinople ?

— Irrégulier ! Juste l'opposé ! Il ne s'agit que d'y voir clair. C'est comme le firmament. Les ignorants n'y trouvent qu'un salmis d'étoiles qui se courent après. Mais les astronomes, à côté de chaque planète, peuvent nommer son satellite et annoncer la durée de l'évolution.

— Alors, tu comptes rester astronome le plus longtemps possible ?

— Oui, dit Frémont, mais je finirai par devenir satellite, comme les autres, et toi aussi, pour peu que le *Pétrel* demeure quelque temps chez nous. Tout le monde y passe ; ce doit être l'influence du climat.

— Combinée avec le charme des planètes.

— Euh ! euh ! quand tu les connaîtras !... Mais, tiens, voici justement l'une des plus brillantes, nouvellement parue à l'horizon et qui, ma foi ! monte assez crânement au zénith. Écoute et regarde. »

Debout sur un large chaland éclairé de torches, une grande jeune femme dont le visage ne sortait qu'à demi du voile de dentelle jeté sur ses cheveux, chantait la sérénade du *Passant*. La voix était sans peur, sinon sans reproche, et l'aplomb de la *prima-dona* aussi bien que l'étrangeté du cadre faisait oublier ce qui pouvait manquer à son talent.

« Tu vois et tu entends, continua Frémont, la belle madame Papathopoulo, la femme du consul de Grèce.

Elle se console de ne pas tenir tout à fait le haut du pavé en encombrant de son appétissante personne et de ses toilettes plutôt risquées, les salons du grand monde de Péra et même des ambassades. Certaines Excellences féminines lui font l'honneur d'être un peu jalouses d'elle sans en avoir l'air.

— Il y a des satellites ?

— Pas encore ; la dame n'est mariée que depuis deux ans tout au plus. Son mari, qui l'a épousée, dit-on ; pour ses beaux yeux, n'est pas très jeune mais il a beaucoup d'argent et c'est un homme très capable. Tout capable qu'il est, monsieur le Consul fera bien de méditer la fameuse formule : *Caveant consules ne quid detrimenti...*

— Tiens ! dit Fernand, elle débarque !

— Parbleu ! L'ambassade de France est le théâtre favori de ses exploits. *Primo*, notre chef est très galant ; *secundo*, il n'y a pas d'ambassadrice ; *tertio*, les secrétaires français sont charmants. Je ne dis pas cela pour moi, bien entendu. »

Déjà madame Papathopoulo, suivie des autres artistes amateurs de sa troupe improvisée, gravissait lentement les degrés de marbre en relevant les plis de sa longue traine ; le cortège était fermé par les porteurs de torches qui se rangèrent le long de la terrasse et y jetèrent une profusion de lumière éblouissante. L'ambassadeur, très empressé, s'avança au devant de la chanteuse.

« J'allais, dit-il, vous comparer à Cléopâtre sur sa trirème. Mais Cléopâtre ne savait pas chanter ! »

Frémont pouffa de rire tout bas et murmura :

« Voilà un madrigal perdu. La particulière ne brille point par l'esprit et je veux être pendu si elle est capable d'expliquer ce que c'est qu'une trirème. »

L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

Enigme.

Si parfois je désigne une robe de chambre
— En d'autres cas j'abats les noix.
— Conquête des Romains, et plus tard du Sicambre
Changeant de nom, je fus puissante sous mes rois.
— Je fus encor la résidence
Qu'un chef normand, se faisant Bourguignon,
Vint habiter de préférence
Pour ne pas se soumettre aux enfants d'Albion
Maîtres alors d'une part de la France.

Explication des noms en croix du 19 Septembre.

C
U
H E N R I
E
G
O
N
D
E

Les Patrons suivants seront donnés en Octobre :

Le 3 Octobre. — Jaquette. — Mantelet. — Corsage. — Pardessus. — Robe pour petite fille.
Le 10 Octobre. — Patron découpé : Polonaise.
Le 17 Octobre. — Corsage décolleté. — Mantelet à menottes. — Visite en loutre. — Confection en roulière.
Le 24 Octobre. — Patron découpé : Robe-paletot pour fillette.
Le 31 Octobre. — Supplément de travaux.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4539.

Et un patron découpé : Pardessus d'automne et de voyage, de madame Pelletier-Vidal (gravure coloriée).



Pardessus d'automne (vu de dos), gravure colorée, patron découpé.

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Petit côté tenant au devant. — 3, Devant. — 4, Plastron. — 5, Col. — 6, Manche, dessus. — 7, Manche, dessous. — 8, Capuchon. — 9, Ceinture. — 10, Parement. — 11, Poche.

Ce modèle emploie 4 mètres d'étoffe en 120 c. de largeur, et 2 mètres 50 (faïlle ou surah) pour le devant plissé couvrant le plastron plat.

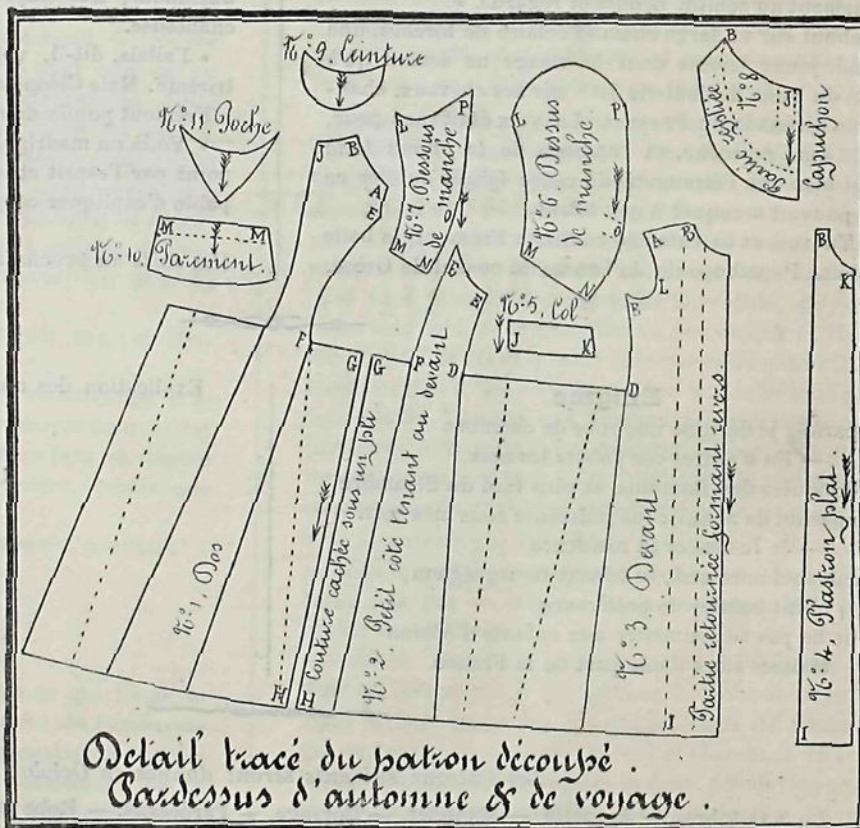
Après avoir taillé toutes les parties du patron, on assemblera le dos et le devant à la couture du petit côté — petit côté qui tient au devant. On aura soin de faire la couture sous un pli afin qu'elle soit cachée. Faire la seconde couture qui joint, sous le bras, le devant au petit côté, et qui s'arrête à la taille. Former ensuite les trois plis creux, qui doivent s'élargir vers le bas, ainsi que l'indi-



Costume (vu de dos) de la gravure colorée.

quent les lignes pointillées du détail. Ces plis doivent être solidement cousus; on posera à cheval un ruban de soie avant de les former. Le bord du devant se rabat en revers à la première ligne pointillée, de manière à ce que ce bord rejoigne la seconde ligne. On pose ensuite le plastron plat qui prend à la couture de l'épaule, lettre B. La manche est demi-large avec un revers, le dessus est froncé au coude entre les coches qui se raccordent à ceux du dessous.

Capuchon. On forme autour du bord extérieur les petits plis marqués à la roulette, et on rabat ce bord jusqu'à la ligne pointillée. Un pli creux dans le haut; le monter à l'encolure aux coches de raccord. Le plissé en soie qui forme comme un long plastron se taille, pour le côté droit, sur 65 cent. de longueur et 35 de largeur; on le monte à l'encolure et le bas se fixe au plastron plat. Celui de gauche a toute la longueur du plastron et 60 cent. de largeur. Il est monté à l'encolure, assujéti seulement tout le long du plastron sous le revers, et il se croise sur le côté droit un peu au-dessus de l'endroit où finit le plissé. On met un ornement-ceinture en passe-



Détail tracé du patron découpé.
Pardessus d'automne & de voyage.

menterie perles de bois sous la taille; on le fixe d'un côté, il s'agrafe de l'autre. La poche et le parement de la manche sont assortis à la ceinture. Faire ce pardessus en fine limousine à rayures fondues, ou en serge unie ou damasquinée.